

L’Affaire Dreyfus dans la correspondance de Romain Rolland et Malwida von Meysenbug

Jacques Le Rider

En 1889, dans l’été précédant son départ pour l’École française de Rome, Romain Rolland a été présenté à Malwida von Meysenbug (établie à Rome depuis 1874) par Gabriel Monod, son professeur d’histoire à l’École normale supérieure, à Versailles, au domicile des Monod¹. En 1889, Rolland a vingt-trois ans, Malwida von Meysenbug en a soixante-treize.

Gabriel Monod a épousé en 1873 Olga Herzen, fille du grand Alexandre Herzen, écrivain, philosophe et père fondateur du mouvement socialiste russe, sur laquelle Malwida von Meysenbug veille depuis décembre 1853: à Londres, dans le milieu des exilés politiques qui ont dû quitter le continent au moment de la répression des mouvements révolutionnaires de 1848, elle a été l’éducatrice de Natalie et Olga, les deux filles de Herzen, veuf depuis novembre 1851; elle est la mère adoptive d’Olga depuis la mort de Herzen en 1870.

À Rome, Rolland fait sa première visite à Malwida von Meysenbug le 30 janvier 1890². Au cours de ses nombreuses conversations avec elle, Romain Rolland découvre peu à peu

La clef d’un trésor perdu, — la vieille Allemagne [que] beaucoup de modernes Allemands ignorent, de même que notre «Foire sur la place» de Paris ignore la vraie France [...], l’intime parenté de la vraie France et de la vieille Allemagne. [...] Schulz, l’ami de Jean-Christophe (dans la Révolte), le septuagénaire au cœur d’adolescent, est fait pour une moitié de mon grand-père maternel, de

*Bourgogne nivernaise, — et pour l’autre moitié, de Malwida*³.

Jean Lacoste a montré en particulier l’importance de Malwida von Meysenbug pour la découverte de Wagner et de Nietzsche par Romain Rolland. Durant les années 1890, M. von Meysenbug, un des grands témoins du XIX^e siècle, incarne aux yeux de ses contemporains l’esprit de la révolution politique, sociale et nationale de 1848 et l’époque pionnière du mouvement féministe; les wagnériens et les nietzschéens de toute l’Europe (Daniel Halévy, par exemple) lui rendent visite dans son modeste appartement de la via della Polveriera, située sur la colline au-dessus du Colisée, près de l’église Saint-Pierre-aux-liens. Grâce à Romain Rolland, André Suarès entretiendra, lui aussi, une correspondance avec Malwida von Meysenbug et fera connaissance avec elle, à Marseille, d’abord, en décembre 1891, puis en novembre 1893. André Suarès reverra M. von Meysenbug à Rome, en juin 1895.

Dans le même temps, Malwida von Meysenbug est une habituée des réceptions de l’Ambassade d’Allemagne à Rome, particulièrement à l’époque où Bernhard von Bülow (chancelier du Reich à partir de 1897) est ambassadeur en Italie (1893-1897). Malwida von Meysenbug est liée d’amitié à l’épouse de von Bülow, Maria Beccadelli de Bologne, marquise d’Altavilla et princesse de Camporeale. Malwida von Meysenbug est l’amie intime de la mère de Maria von Bülow, Laura Beccadelli de Bologne, née Acton, devenue Laura

1. Cf. Jacques Le Rider, *Romain Rolland et Malwida von Meysenbug*, Brèves, Éditions ‘Cahiers de Brèves’ de l’Association Romain Rolland (Études rollandiennes, n° 4), 2004, 34 p. en ligne sur le www.association-romainrolland.org et *Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle*, Paris, Bartillat, 2005, 608 p. (chapitre VIII: «Gabriel Monod», p. 301-351; chapitre XI: «Romain Rolland», p. 455-502).

2. Romain Rolland, *Mémoires*, Paris, Albin Michel, 1956 [ouvrage commencé en 1939], p. 94; autres textes de Romain Rolland évoquant Malwida von Meysenbug (liste non exhaustive): *Antigone éternelle* (premières publications in *Jus Suffragii*, Londres, mai 1915; in *Demain*, Genève, janvier 1916), in *Les Précurseurs*, Paris, Albin Michel, 1919, p. 22 sq.; *Le Voyage intérieur (Songe d’une vie)*, nouvelle édition augmentée d’inédits, Paris, Albin Michel, 1959, chap. V: «Les amies», p. 141-173 (chapitre daté de «Villeneuve, 28 janvier 1925»); dans la première édition *Voyage intérieur*, en 1942 «le titre de ce chapitre, écourté des premières et des dernières pages, était *Amore. Pace*», précise la note 1, p. 139).

3. Romain Rolland, in *La Sentinelle* (La Chaux-de-Fonds), 6 mars 1926. Ces formules sont reprises dans un texte plus développé, in *Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 149 sq.

Minghetti après son mariage en secondes noces avec Marco Minghetti, une grande figure du parti conservateur, ministre de Cavour, puis Premier ministre de la nouvelle Italie, de 1873 à 1876.

Ayant bien connu Mazzini et Garibaldi, Malwida von Meysenbug est respectée en Italie comme un témoin des combats livrés depuis 1848 pour l'unification et l'indépendance de l'Italie. Ce n'est donc pas seulement une grande figure de la vie intellectuelle et artistique allemande qui accueille Romain Rolland à Rome, mais aussi une personnalité introduite dans la bonne société italienne, qui permet à l'élève de l'École française de Rome de faire la connaissance d'un monde social et culturel auquel, sans Malwida von Meysenbug, il n'aurait pas eu accès.

De retour à Paris en 1892, Romain Rolland continue à entretenir avec Malwida von Meysenbug, jusqu'à sa mort à Rome en avril 1903, une correspondance régulière et abondante, qui s'ajoute aux nombreuses correspondances de M. von Meysenbug, épistolière infatigable depuis sa jeunesse⁴, et dont Wolfgang Kalinowsky vient de publier le texte intégral⁵. Dans ses lettres à M. von Meysenbug, Romain Rolland se confie à propos de sa vie personnelle, de ses travaux littéraires, de ses lectures, de ses impressions au théâtre et au concert, de ses opinions politiques. Sans insister plus longuement sur l'exceptionnel intérêt de cette correspondance pour l'histoire culturelle de cette décennie et pour les études rollandiennes, je montrerai à présent comment on peut suivre dans ces lettres une chronique de l'affaire Dreyfus où les points de vue de Malwida von Meysenbug et de Romain Rolland s'expriment en toute franchise et, assez souvent, divergent sensiblement.

Romain Rolland assiste de près au déroulement de l'affaire Dreyfus⁶, à laquelle s'intéressent beaucoup la famille de sa femme, Clotilde Bréal, et son maître Gabriel Monod⁷. C'est aussi à Gabriel Monod que Malwida von Meysenbug, à Rome, doit l'essentiel de ses informations. «Au fort de l'Affaire, de novembre 1897 à novembre 1899, [Monod fait] au moins quatre voyages à

Rome, le plus souvent de longue durée (c'est à Rome que le surprend l'article de *L'Éclair* qui l'accuse de «tirer les fils de l'Affaire Dreyfus» le 1^{er} novembre 1897)⁸.» Dans l'été 1897, dans le quotidien royaliste *La Gazette de France*, puis en 1899-1900, dans les premiers fascicules de *L'Action française* bimensuelle, Charles Maurras publie une série d'articles polémiques visant le protestant dreyfusard Gabriel Monod. Cette campagne contre «l'État-Monod» constitue l'un des actes fondateurs de l'Action française⁹.

Le rôle de Gabriel Monod aura été déterminant : ayant analysé le bordereau, il s'est convaincu que cette pièce essentielle de l'accusation n'est pas de la main de Dreyfus et, dans une lettre publiée par le quotidien *Le Temps* le 6 novembre 1897, il réclame la révision du procès. En 1899, pour soutenir la cause de Dreyfus devant la Cour de cassation, dont l'arrêt renvoie Dreyfus devant le conseil de guerre de Rennes, Monod publie (sans doute avec le concours d'un ou plusieurs collègues historiens), chez Stock, sous le pseudonyme de Pierre Molé, un *Exposé impartial de l'affaire Dreyfus*. Après l'échec du procès de Rennes, il s'engage en faveur de la réhabilitation de Dreyfus et publie encore en 1904 un *Mémoire en réponse au système de M. le commandant de Corps*. En 1906, dans sa préface à Franck Puaux, *Vers la Justice*, Gabriel Monod déclare : «N'était-ce pas se montrer fidèle aux leçons que nos ancêtres huguenots ont reçues des persécutions et de l'exil que de défendre le faible qu'on opprime, l'innocent qu'on calomnie, qu'on considère comme un traître à la patrie par cela seul qu'il ne professe pas la religion de la majorité ?»

La famille Bréal, Gabriel Monod, Malwida von Meysenbug : tout l'entourage de Romain Rolland est dreyfusard (même si, le 24 janvier 1895, M. von Meysenbug parle de Dreyfus avec une dureté qui lui a été inspirée par la conversation des von Bülow). «Rolland, lui, reste en dehors du débat. [...] Même après le procès et l'acquiescement d'Esterhazy, même après le «l'accuse» de Zola, il demeure en dehors du combat, non par impassibilité, mais parce que le débat lui paraît

4. Cf. Marie-Claire Hoock-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008 («Le réseau européen de Donna Malwida cosmopolita»), p. 419-443.

5. Romain Rolland et Malwida von Meysenbug, *Correspondance 1890-1903*, éd. par Wolfgang Kalinowsky, 3 vol., 1972 p., avec un CD, Mayence, 2016.

6. Sur Romain Rolland et l'affaire Dreyfus, cf. Antoinette Blum, «Romain Rolland (1866-1944)», in *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, éd. par Michel Drouin, Paris, Flammarion, 1994, p. 271-276; Antoinette Blum, «Romain Rolland et la question juive», in *Europe*, octobre 2007, n° 942 («Romain Rolland»), p. 86-96; Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 80 sqq.; Jacques Le Rider, «Europäertum und Judentum im Kontext der Freundschaft von Romain Rolland und Stefan Zweig», in Stefan Zweig, *Jüdische Relationen*, éd. par Mark H. Gelber, Elisabeth Erdem et Klemens Renoldner, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2016, p. 153-172.

7. Sur Gabriel Monod et l'affaire Dreyfus, cf. Madeleine Rebérioux, «Histoire, historiens et dreyfusisme», in *Revue historique*, 1976 (centième année), avril-juin, n° 255, p. 407-432; Rémy Rioux, «Saint-Monod-la-critique» et l'«obsédante affaire Dreyfus», in *Mil neuf cent*, n°11, 1993. Comment sont-ils devenus dreyfusards ou anti-dreyfusards? pp. 33-38; Laurent Joly, «Gabriel Monod et «l'État Monod». Une campagne nationaliste de Charles Maurras (1897-1931)», *Revue historique*, 2012/4, octobre, n° 664 (dossier «Retour sur Gabriel Monod»), p. 837-862.

8. Rémy Rioux, *op. cit.* note précédente, p. 35.

9. Cf. Laurent Joly, *op. cit.* note 6.

10. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, *op.cit.* note 5, p. 88.

trop obscur et qu'il y a des injustices des deux côtés.»¹⁰

Malgré ses réticences envers les intellectuels dreyfusards, Romain Rolland ne peut admettre que la justice soit bafouée au nom de la raison d'État. La pièce politique qu'il a commencée sous le titre «Le Colonel Picquart», *Les Loups*, représentée en 1898 au *Théâtre de l'Oeuvre* sera finalement applaudie par les dreyfusards. «Rolland n'avait pu se dégager suffisamment des passions politiques et des réactions, souvent contradictoires, qu'elles suscitaient en lui pour écrire un drame qui serait allé, par son impartialité, à l'encontre de sa conviction profonde : celle d'un dreyfusard¹¹.»

La correspondance de Malwida von Meysenbug et Romain Rolland permet de mieux comprendre l'évolution de ces deux témoins engagés pendant l'affaire Dreyfus. En voici les passages les plus significatifs¹².

R.R. 391, Paris, 21 janvier 1895, p. 1087¹³

Quoique je n'aie aucune sympathie pour Dreyfus (sa figure est trop ingrate), et à supposer même qu'en ce procès obscur, la sentence fût juste, — j'ai au moins autant de mépris pour ses bourreaux que pour lui-même. Jamais la brutale férocité de la foule ne s'est montrée d'une façon plus odieuse. Il est vrai qu'à chaque exécution, il se trouve toujours des monstres pour applaudir à la tête qui tombe. (*) «trop sale», surchargé de «trop ingrate».*

MvM 427, Rome, jeudi 24 janvier 1895, p. 1089

Oui cette exécution m'a aussi fait frémir d'horreur, quoiqu'il est [sic] probablement coupable et que son excuse était [sic] en même temps un aveu et absurde, car les Allemands, même s'ils ont pris les siens, ne lui auraient pas livré des documents importants et chez les Bülow, où il en était question, on disait aussi qu'on n'avait qu'à voir sa figure pour le condamner, — mais malgré cela, le procédé est horrible, et qu'il ne s'est pas tué, quand son général lui a donné le revolver, avant de se soumettre à cet abaissement, cela le condamne à mes yeux plus que toute autre chose. Müller m'a raconté des douces moeurs des orientaux et, en effet, en comparaison nous sommes des barbares.

R.R. 483, Paris, 3 décembre 1896, p. 1367

M. Monod vous aura dit peut-être que nous avons dîné ensemble chez M. Bréal [...].

[II] nous a parlé avec quelques détails des dessous de ces deux terribles affaires du capitaine Dreyfus et du massacre des Arméniens : et j'en ai été bouleversé plusieurs jours. Quand j'aurai une connaissance plus exacte de la vie et des hommes de ce temps, j'aurai bien de la peine à ne pas me mêler à leurs luttes. Il y a trop de bassesse et de férocité. Quiconque a une arme en main doit prendre

parti contre elles. La niaiserie des hommes de lettres contemporains est toute dans ce fait qu'entouré à toute heure de sanglantes tragédies, telles que l'histoire n'en vit jamais de plus poignantes, non seulement ils ne s'aperçoivent pas qu'ils pourraient y agir d'une façon bienfaisante et glorieuse, mais ils ne semblent même pas voir qu'elles ont un intérêt mille fois supérieur à leurs pauvres inventions. — Zola, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de la politique, répondit sans rire : «Je la déteste, elle nous fait concurrence.» — Voilà toute leur âme : des marchands de livres ! — Ils ont l'air de ne plus sentir une émotion humaine.

M.v.M. 523, Rome, 11 décembre 1896, p. 1371 sq.

Les massacres des Arméniens c'est une chose inouïe, l'affaire Dreyfus, s'il est innocent, c'est horrible et tout ce qui se passe en Allemagne maintenant, ces intrigues occultes, en Italie, ces anormalités dans le gouvernement et l'administration sous Crispi, dont chaque jour donne encore de nouvelles révélations, — tout cela est fait pour fuir dans la solitude comme anachorètes d'autrefois, ou pour se jeter dans la mêlée et frapper sans miséricorde. Ah oui, si tous ceux qui ont des armes voulaient s'en servir ! Mais le mot de Zola que vous me citez est caractéristique, c'est ça, c'est ce qui paralyse chaque effort généreux, chaque fleur de beauté, la soif du gain, du bien-être matériel et même le talent se noie dans ce gouffre.

R.R. 525, Paris, 3 novembre 1897, p. 1475

Les journaux ont prononcé le nom de M. Monod à propos de la nouvelle affaire Dreyfus. Nous en avons déjà parlé avec lui, il y a quelques mois. Sait-il si Scheurer-Kestner a un document nouveau, qu'il ignorait alors ? Sinon, j'ai bien peur que cela ne fasse que redoubler la haine contre le condamné et contre sa race. Pour ma part, je n'ai pas d'opinion à l'égard de Dreyfus, et l'examen des écritures m'a moins convaincu de son innocence, que M. Monod. Mais, coupable ou non, la façon dont il a été jugé est monstrueuse, et il faut avant tout détruire la possibilité à venir d'une telle procédure, de ce despotisme secret, sans contrôle, sans limites, et sans garanties. C'est un conseil de guerre, digne de celui qui fusilla le duc d'Enghien.

M.v.M. 564, Rome, 5 novembre 1897, p. 1476

Je ne partage sûrement pas les dernières théories de Nietzsche et [...] je l'ai combattu lui-même très positivement, néanmoins il n'est pas [aus]si vile que ses adorateurs et au fond, ils ne l'ont pas compris. Le fond de sa pensée c'est le triomphe de l'individualité supérieure et son règne sur la terre, c'est l'exagération de l'idéal grec. Je suis persuadée que les choses révoltantes de ses dernières années sont en grande partie déjà le commencement de sa maladie. S'il était resté bien portant, tout cela

11. Antoinette Blum, «Romain Rolland», in *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, op. cit. note 5, p. 274.

12. Cf. Jacques Le Rider, *Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle*, op. cit. note 1, «L'affaire Dreyfus», p. 489-499 (chapitre consacré aux positions de M. von Meysenbug, Gabriel Monod et Romain Rolland au cours de l'affaire Dreyfus, à partir de la correspondance de M. von Meysenbug et R. Rolland, consultée aux Archives Goethe et Schiller de Weimar, fonds M. von Meysenbug).

13. Nous suivons la numérotation de Wolfgang Kalinowsky (lettres de Romain Rolland: R. R. 1 à 719; lettres de Malwida von Meysenbug: M.v.M. 1 à 734) et la pagination de l'édition mentionnée à la note 4, p. 1 à 1972.

eût été une phase du développement de sa puissante individualité, de laquelle il serait sorti sans tomber dans ces excès, devenu lui-même, indépendant des influences qui l'avaient subjugué, mais juste et bon comme il était autrefois. C'est pour cela que je ne lui désire pas la guérison, car il devrait avoir et il aurait horreur de lui-même. Je crois en effet que je suis une des peu survivantes qui peut le plus justement parler de lui, car la sœur est trop partielle (est-ce français? J'oublie mon français par l'italien). Aussi on s'adresse de toutes parts à moi, surtout des médecins auxquels je ne réponds naturellement pas. Verbalement c'est autre chose et si M^r Halévy vient, je lui parlerai. Allez voir Monod à cause de Dreyfus.

M.v.M. 565, Rome, 12 novembre 1897, p. 1478 sq.

Monod a produit un grand émoi avec sa belle lettre sur l'affaire Dreyfus, non seulement en France mais aussi en Italie, et Allemagne. Aujourd'hui on nous a envoyé un très beau [sic] article allemand qui me fait vraiment plaisir, car il relève surtout le courage moral, qui est une de plus belles qualités de Monod, qu'il a déjà montré dans son livre après la guerre. Il est à craindre qu'en haut on n'aura pas le courage de reprendre le procès et cela, pour moi, semble une preuve très significative qu'il y a des raisons occultes pour lesquelles on craint de trouver l'innocence de Dreyfus : plus que toute autre chose, cela me fait croire à son innocence. Mais le pauvre Monod s'est attiré beaucoup de fatigue et de tracasseries par cette lettre. J'espère que'il pourra bientôt venir se reposer ici.

MvM 566, Rome, 19 novembre 1897, p. 1481

L'affaire Dreyfus nous occupe aussi beaucoup ici, déjà à cause de la participation de Monod : il paraît que cela se complique de plus en plus et si Dreyfus est vraiment innocent, on ne peut que désirer ardemment que cela soit prouvé.

MvM 567, Rome, p. 1481 sq.

Monod est très ennuyé et fatigué des désagréments qu'on lui fait à cause de sa généreuse intervention pour Dreyfus et surtout sont-ce les louanges que les journaux allemands lui prodiguent qui lui nuisent paraît-il en France. Moi, depuis son beau discours à l'école alsacienne en été, j'avais l'idée d'écrire une fois quelque chose sur lui et le faire connaître un peu en Allemagne : maintenant cette lettre sur Dreyfus m'a poussée à le faire tout de suite [...]. Voilà qu'il me télégraphie pour me supplier de ne pas envoyer l'article parce que cela pourrait lui nuire. Malheureusement il était envoyé depuis quelques jours. J'ai envoyé un contre-ordre, mais je ne sais pas encore le résultat. Maintenant je voulais vous prier de vous informer un peu et de me tenir au courant [de] ce qu'on peut dire et faire contre lui. Probablement on dira qu'il a reçu de l'argent du parti juif, mais qui croira une chose pareille d'un homme comme Monod ?

RR 528, Paris, 28 novembre 1897, p. 1483 sq.

Je vous réponds tout de suite : non, il n'y a pas lieu de

*s'inquiéter pour M. Monod. On conçoit qu'il soit attristé des attaques qui se sont déchaînées contre lui ; mais c'était inévitable, M. Monod étant protestant, et depuis longtemps pris à parti par certains journaux fanatiques. Ils ne pouvaient manquer de saisir cette occasion pour renouveler leur campagne avec plus d'âpreté. Toutes ces injures sont devenues tellement courantes dans une certaine presse, qu'on n'y prête même plus attention, au moins parmi tous ceux qui ont quelque intelligence. Les attaques contre M. Monod ont amené des manifestations contraires en sa faveur, comme la lettre signée par tous les élèves de l'Ecole Normale de 3^e année, qui l'assurent de leur estime et de leur affection. – Du reste, le moment le plus pénible est passé, je crois. Quand M. Monod a été mis en avant par Scheurer-Kestner, ils étaient à peu près isolés dans leur opinion, et par suite en butte à toutes les haines. Depuis, d'autres se sont mis en avant, et des noms les plus retentissants ; Zola dans *Le Figaro*¹⁴, Mirbeau dans *Le Journal*, ont parlé énergiquement pour Dreyfus. Voilà donc M. Monod à couvert, et l'attention détournée. – Il n'y aurait à craindre quelque ennui plus sérieux pour lui, qu'au cas où Dreyfus serait de nouveau reconnu coupable. Car ce serait alors le signal d'un redoublement de fanatisme antisémite et antiprotestant.*

On est aussi très passionné pour cette affaire tout autour de moi. Clotilde et son père croient entièrement à l'innocence de D. Je ne puis dire que j'aie la même conviction. Les preuves pour ou contre D. sont trop peu claires encore, et j'ai pu voir qu'il y avait dans le camp israélite un fanatisme égal qui veut D. innocent, à celui qui chez les antisémites veut qu'il soit criminel. De part et d'autre, c'est le même aveuglement. Ce qui donnerait le plus de confiance dans l'innocence de D., ce serait tout ce qu'on sait du caractère de Scheurer-Kestner, qui dit avoir les preuves. Mais si un Conseil de guerre peut se tromper, un homme le peut aussi. J'attends donc le résultat, avec appréhension : car si D. est condamné de nouveau, les haines religieuses et sociales en seront redoublées ; et s'il est gracié, c'est le Panama de l'armée ; on se ferait en vain illusion : la foule en tirera cette conclusion. Or, dans la basse anarchie qui règne autour de nous, l'armée est encore un élément d'ordre et, pour beaucoup, un idéal (si arriéré qu'il soit pour moi).

R.R. 530, Paris, mardi 7 décembre 1897, p. 1486-1488

J'ai été aujourd'hui à la séance du sénat, et comme je pense qu'elle peut vous intéresser, je vous en écris mes impressions toutes fraîches encore. La salle était extraordinairement pleine : tribunes, couloirs, abords du Sénat garnis de troupes et d'agents. Un très grand nombre de députés, et beaucoup d'officiers. — À 3 h. la séance commença, et tout de suite Scheurer monta à la tribune. Il montait d'un pas si saccadé, et il était si pâle, qu'il avait l'air d'aller à l'échafaud. Et c'était bien quelque chose d'approchant ; car dès ses premiers mots, on sentait tant d'hostilité dans la salle, que j'en souffrais pour lui. Il li-

14. Le premier article de Zola sur Dreyfus fut publié dans *Le Figaro* le 25 novembre 1897.

sait son discours d'une voix forte, lente, sans gestes, avec son air de vieux protestant tout d'une pièce. Aucune approbation. Parfois des murmures, des rires insultants, quand il prononçait le mot de « désintéressement », presque des huées. Je vous assure que c'était horriblement pénible. Le public était si violemment butté dans son parti pris que son ironie méchante ne désarmait même point quand Scheurer rappelait qu'il était le dernier député de l'Alsace française. À la fin, lorsqu'il eut fini, il descendit au milieu d'un silence glacial. — Il faut bien reconnaître d'ailleurs que son discours était médiocre. Cette grande froideur, cette honnêteté rigide, font peu d'effet sur une foule très impressionnable et très peu réfléchie, à qui il faut encore plus des émotions que des raisons. Je suis convaincu qu'il eût suffi à la Chambre ou au Sénat de quelques paroles sorties du cœur, d'une douleur réelle, d'un sentiment poignant, pour changer l'opinion. On n'en eût pas moins été en minorité contre le gouvernement ; mais une minorité moins écrasée, et qui eût donné à penser au pays. Au lieu de cela, ce sont de part et d'autre, des modérés, des légistes, avant tout désireux de rester dans les formes de la loi. — Enfin on doit avouer aussi que le manque de preuves en faveur de Dreyfus (preuves toutes ramenées à la similitude d'écriture de Dreyfus et d'Esterhazy) a très mal disposé le public contre Scheurer. — Après lui, Billot parla ; puis Méline ; et ni l'un ni l'autre ne furent éloquents, mais assez nets et autoritaires tous deux ; et le Sénat, disposé d'avance à les suivre, ne manqua point de le faire. — Puis le Provost de Launay monta à la tribune, et commença un réquisitoire si violent contre Scheurer, que je crus un moment que la séance ne se terminerait pas sans une mise en accusation du défenseur de Dreyfus. Par bonheur la violence même du discours en annula l'effet ; il fut maladroit, exagéré, désagréable ; et indisposa contre lui-même une partie du public. Il n'en avait pas moins mis par instants Scheurer dans une situation pénible, en lui jetant presque à la face une accusation de mensonge, qu'il ne pouvait tout à fait réfuter, car Scheurer prétendait que depuis un mois, il s'était tenu à l'écart de tout le débat, et le Provost lui prouvait que c'était lui qui avait fourni au Figaro les pièces de cette âpre et fâcheuse polémique, qui a plus fait contre Dreyfus que l'antisémitisme même ; (car beaucoup y ont senti, moins le désir de la justice, que la force sémitique). Vint ensuite à la tribune Trarieux, qui dans un discours sans habileté, sans éloquence, et qui prêta parfois aux huées, eut du moins quelques phrases énergiques et assez émues (les seules de la séance) sur le respect que l'on devait au courage civique (même s'il était malheureux), de l'homme qui sacrifiait tout à la défense d'un misérable. Ce fut assez applaudi, et si Scheurer avait parlé ainsi, il eût certainement touché quelques âmes. — Mais il revint pour dire seulement qu'il remerciait le ministre de la guerre de ses déclarations si nettes, et qu'il avait confiance dans l'issue du procès. — Vous savez le résultat de la séance. À la Chambre, l'autre jour, il n'y avait eu contre Méline qu'une minorité de 18 voix. Aujourd'hui, au Sénat, il y a eu unanimité pour lui.

Voilà, chère amie, le résumé de cette séance qui a désap-

pointé tout le monde, et qui a été triste surtout pour Scheurer et ses amis. Elle ne met pas fin à cette affaire qui menace de tourner en guerre de races ; car je n'ai pas vu un Juif qui ne fût convaincu de l'innocence de Dreyfus, et pas un catholique qui ne le fût de son crime.

M.v.M. 569, Rome, 10 décembre 1897, p. 1488 sq.

Je suis bien désappointée par M^r Scheurer-Kestner [...]. S'il n'avait pas des preuves foudroyantes en main, il ne fallait pas entreprendre la campagne et réveiller toutes ces mauvaises passions ; cela, même la vie d'un homme ne le vaut pas. Monod est encore de l'avis que Kestner doit avoir de bonnes raisons pour se taire encore et qu'il veut peut-être laisser paraître la lumière en plein éclat par le procès d'Esterhazy, mais qui sait si les juges seront plus honnêtes, plus courageux devant la vérité que les premiers. Si on ne fait pas pleine lumière, je désespère aussi un peu de la France que j'ai toujours chaudement défendue jusqu'à présent. En général, je le disais ce matin à Monod, on a un triste pressentiment pour la jeune génération, la lutte qui s'approche de plus en plus est effrayante. Ce n'est plus une grande idée comme en 48 pour laquelle on donne volontiers le bonheur et la vie. C'est la lutte vulgaire des basses passions qui ne veulent que satisfaire les désirs individuels et mettre la force brutale à la place de la force organisée. L'idée juste et belle du socialisme est déjà changée et brutalisée comme toujours quand l'idéal se touche avec la réalité.

[...] Voilà votre lettre qui arrive. Elle complète ma triste impression de la séance de mardi dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. [...] Je suis persuadée que le gouvernement (dans lequel il y a des coupables, j'en suis sûre, et en tout cas, il y en a qui savent que Dreyfus est innocent) fera mourir Dreyfus pour terminer de ce côté et relâchera Esterhazy pour finir avec l'affaire. Mais cela restera une tache noire dans l'histoire française. Pensez que la reine d'Italie, peu de temps après son retour d'Allemagne, a dit à un Monsieur qui l'a répété aux Guerrieri qu'elle est sûre de l'innocence de Dreyfus. Zola se réhabilite tout à fait chez moi.

R.R. 531, Paris, 17 décembre 1897, p. 1490

Voilà de bien autres nouvelles qui distraient l'opinion de l'affaire Dreyfus : la mort de Daudet, la reprise du Panama, le procès Brunetière, le crime de Carrara, la première de la pièce de Mirbeau. On est redevenu plus tranquille, et la brochure de Zola à la Jeunesse, que l'on vend au Quartier Latin, n'excite pas d'émotion. Espérons que la justice aura plus de facilité à parler d'une façon impartiale. Et que Dreyfus soit une bonne fois prouvé criminel, ou innocent ! Je laisse de côté cette affaire, et je réponds aux pensées pessimistes de M. Monod et de vous. Je crois que vous avez tort de voir l'avenir, celui de l'Europe, celui même de la France, si triste et si malfaisant. La vieille société s'écroule : c'est un grand bonheur. Elle était aussi pourrie qu'il est possible, et j'applaudis à des œuvres, comme le rapport de Rouanet, qui nous débarrasseront plus vite d'exploiteurs éhontés, qui ont tout vendu, et jusqu'à la patrie, avec une sereine impudeur. Il ne faut pas oublier que si nous parvenons à échapper à

l'abominable et universelle domination de la haute Banque, c'est à la presse, à cette presse meurtrière, que nous le devons. Dans la démolition prochaine, il est inévitable que bien des innocents, bien d'honnêtes gens succombent ; et je crois que nous serons du nombre des sacrifiés. Penseurs épris de raison, d'équité et de modération ; artistes amoureux de calme et de beauté, n'ont point place dans la lutte violente pour détruire et construire. Mais ce n'est pas une raison pour nier la grandeur (chaotique si l'on veut) et le bienfait de cette lutte. Pour moi, quand je sens la fureur de foi socialiste, ou religieuse, qui se lève de tous côtés en ce moment, je lui pardonne d'avance de devoir m'engloutir, moi et les miens ; et je sacrifie volontiers, je vous assure, tout ce que j'aime le mieux, mon art, «mon» Louvre (qui périra peut-être), jusqu'au souvenir.

M.v.M. 570, 17 décembre 1897, p. 1492

Dites-moi aussi si quelque chose se fait pour Dreyfus, je crains [que] les vrais coupables, comme toujours, feront taire la justice.

M.v.M. 571, Rome, 24 décembre 1897, p. 1494

Cette fin de siècle est attristante. C'est la lâcheté qui en est le trait caractéristique. Par ex. Monod sait plus d'un de ces Messieurs haut placés, qui sont aussi convaincus de l'innocence de Dreyfus que lui, mais qui n'osent pas se prononcer et attendent la tournure que prendra la chose ; si [elle est] bonne, ils parleront, si mauvaise il laisseront succomber le malheureux. Si j'étais le Colonel Picquart, je sacrifierais mon avenir, je sortirais de l'armée et puis je jetterais la pleine lumière sur l'abominable affaire et ces juges ignobles.

M.v.M. 574, Rome, 13 janvier 1898, p. 1501 sq.

Ce qui se passe est abominable, et si une forte protestation ne s'élève, je crois aussi que la France est perdue, que la corruption morale est tellement pénétrée dans les masses, qu'elles ne comprennent même plus ce qui est bien, ce qui est mal. La farce du dernier procès du Panama était déjà assez dégoûtante, mais celle du procès Esterhazy est au-dessous de chaque critique. Hier, j'ai écrit une lettre à Picquart que je voulais vous envoyer pour la lui faire parvenir, mais cette nuit une dépêche d'Edouard [Monod] et puis ce matin les journaux nous ont appris son arrestation. C'est affreux, alors naturellement la lettre est inutile, car il ne pourra rien faire pour le moment. Mais Zola — gloire à lui ! Je lui pardonne tous ses péchés littéraires. Dans ce moment arrive une pétition pour que Monod, l'abbé Duchêne et tous les Français là [sic] souscrivent pour demander la révision du procès Dreyfus. J'espère que vous la signerez aussi. Je voudrais être française dans ce moment pour la signer cent fois.

M.v.M. 577, Rome, 3 février 1898, p. 1508

Si au moins on délivrait Picquart ! De tenir cet homme

innocent, qui n'a fait que défendre la vérité, 7 mois en prison, c'est une infamie presque encore plus grande que l'affaire Dreyfus et chaque coeur honnête doit s'en indigner. Moi, si j'étais jeune et Française, je ferais tout pour le sauver. J'avais déjà écrit à Mr. de Schwarzkoppen, mais il dit qu'il ne peut rien faire à moins que le gouvernement français [ne] l'appelle dans ces jours. Mon seul espoir est qu'on parviendra encore à nommer le vrai coupable, car c'est évident qu'il y a encore un autre excepté ce misérable Esterhazy et puis que le pauvre Dreyfus puisse retourner auprès de sa famille pour y mourir en paix. Je ne comprends pas que tous les Israélites ne se réunissent pas pour quitter la France ; ce serait la meilleure punition si les Rothschild & Co retiraient leurs millions et les hommes de bien leur science et leur travail. Enfin c'est triste au possible.

M.v.M. 584, Rome, 7 avril 1898, p. 1525 sq.

Maintenant le rapport du «Siècle»¹⁵ raconte la vérité nue et simple qu'on pouvait déjà comprendre du procès Zola, mais qui dans cette clarté ne peut plus être nié ni mal interprété [sic]. Je ne suis pas si patriote pour ne pas blâmer amèrement la conduite du Colonel Schwarzkoppen qui aurait dû parler dès qu'il savait que c'était Dreyfus qu'on punissait au lieu de ce misérable qu'il employait. Mais j'ai été horrifiée à l'idée que 50 ans après la généreuse et idéale révolution de 48, on est encore à la fin du siècle à l'état de l'espionnage d'un gouvernement à l'autre et qu'on permet et solde cela. Ah je ne croyais pas de voir cela encore avant ma mort ! Hier quand la nouvelle s'était aussi répandue ici que Dreyfus était mort, j'ai ressenti une si profonde douleur comme je croyais ne plus pouvoir éprouver. Aucun Shakespeare ne suffirait pour exprimer ce que ce martyr doit avoir souffert et si en mourant il a pardonné à ses assassins, il est plus sublime que le Christ.

M.v.M. 586b, Rome, 29 avril 1898, p. 1533

Il paraît qu'on a voulu punir Monod pour sa participation aux affaires Dreyfus-Zola. Quel charmant gouvernement que le vôtre ! C'est un digne allié de l'autocrate russe ; dommage que l'empereur Nicolas ne vit plus, il aurait été enchanté.

R.R. 553, Paris, mai 1898, p. 1543 sq.

Un mot seulement pour vous dire que la représentation [des Loups] a eu lieu mercredi, que la pièce a été abominablement jouée, qu'elle a eu un assez grand succès pourtant, mais un succès qui m'a déçu ; car il a déformé ma pensée ! Comme je l'imaginai du reste, on en a fait une manifestation dreyfusiste, et personne n'a vu l'indépendance avec laquelle j'ai tâché de m'élever au-dessus des partis. Cette indépendance finira par disparaître et j'ai confiance dans le jugement de ceux qui me liront plus tard. En attendant, j'ai un égal mépris pour les louanges et les insultes que j'ai recueillies le lendemain dans les

15. Sans doute une allusion à Yves Guyot, *La Révision du procès Dreyfus. Faits et documents juridiques*, Paris, Aux bureaux du «Siècle» et P.-V. Stock, 1898. Cf. *L'Affaire Dreyfus. Le Procès Zola devant la cour d'assises de la Seine et la cour de cassation (7-23 février, 31 mars, 2 avril 1898)*, compte rendu sténographique in extenso et documents annexes, Paris, Aux bureaux du «Siècle» et P.-V. Stock, 1898, 2 vol.

journaux. Les unes et les autres ne sont qu'aveugles polémiques, qui n'ont rien vu dans mon oeuvre ni dans ma pensée. Peu m'importe. Ce n'est pas pour les autres que je suis, c'est pour moi-même ; et plus je vais, plus je suis décidé à m'abstraire de tous les partis, à tâcher de sentir ce qu'il y a de beau dans chacun d'eux, mais aussi à ne jamais épargner mon mépris à ce qu'il y a de bas en eux, et à ne faire alliance avec qui que ce soit.

R.R. 554, Paris, 22 mai 1898, p. 1547 sq.

Voici maintenant quelques détails sur la représentation. — Une foule considérable, toutes les notabilités de la littérature et de l'art, Hervieu, Mirbeau, Rostand, etc., prévenus, on ne sait comment, par des conversations mystérieuses (car tout avait été tenu secret dans les journaux), que l'on devait jouer quelque chose sur Dreyfus, et venus pour manifester. Aussi, pas un instant on n'écoula la pièce pour elle-même, mais seulement pour les allusions qu'on attendait, qu'on guettait au passage, et qu'on soulignait par des tonnerres d'applaudissements. Le premier acte dérouta un peu ; on était surpris du d'Oyron antipathique ; on se demandait si cela n'allait pas tourner brusquement contre Dreyfus. Le bruit commença au mot de Teulier : « On ne condamne pas un homme sur un bout de papier. » (deuxième acte). Il y eut là des acclamations qui durèrent deux à trois minutes ; puis cela continua tout le long de l'acte. Un moment, il sembla qu'on ne pourrait aller jusqu'au bout ; on était tout près de se battre ; on s'insultait. Mais le nombre des Dreyfusistes, dans une salle d'intellectuels, était naturellement très supérieur aux autres, et une partie de leurs adversaires quittèrent la place. — Au troisième acte, je n'ai pas besoin de vous dire le vacarme que suscita l'entrée triomphale de Verrat, et les rires soulevés par ses discours. On se méprit complètement sur le sens de ce sinistre personnage ; par la faute de l'acteur, et le souvenir d'Esterhazy, on en fit une sorte de héros grotesque, alors que j'avais représenté en lui toutes les férociétés et les hypocrisies de la guerre. Les discours de Teulier déchaînèrent au contraire un enthousiasme frénétique.

Le colonel Picquart assistait au spectacle, dans une première loge de face, au premier rang, avec Henry Bauër, Rostand et sa femme. Je ne puis vous dire avec quel dédain je vis cet homme, qu'au fond de moi je respectais, s'exhiber ainsi dans un spectacle, où tout le monde savait qu'il allait être mis en scène. Au moins aurait-il pu s'éclipser après le premier acte, surtout en entendant les cris qui pour le louer, outrageaient son armée. Mais point ; il souriait fadement aux acclamations, comme un virtuose après son grand morceau, et il ne semblait pouvoir se lasser des applaudissements, — seulement interloqué, gêné, comme tout le public, que le dernier mot de la pièce ne fût pas pour lui. — Du reste, son extérieur ne m'est pas très sympathique : tête d'officier très ordinaire, assez inexpressive. Cette impression n'est pas seulement la mienne, mais celle de spectateurs qui l'admiraient, et dont l'opinion est moins suspecte de partialité contre lui. La pièce fut très chaudement accueillie : le nom de l'auteur plus acclamé encore que pour Aërt. Et pourtant, je suis sorti de cette représentation avec un indicible dégoût.

Il y a quelque chose de pire que d'être haï pour ce qu'on est : c'est d'être loué pour ce qu'on n'est pas.

Les journaux du lendemain me jugèrent avec une insigne mauvaise foi. La Patrie raconta que les Dreyfusistes avaient été écrasés, et que devant l'attitude du public, d'Oyron (Dreyfus) qui devait faire une rentrée sensationnelle au troisième acte pour se disculper, n'osa plus reparaître. La Libre Parole écrivit que c'était un pamphlet ordurier contre la patrie. Je ne fus un peu compris que dans la note des Débats, les articles de La Lanterne, du Journal et de La Fronde. — À mesure qu'ils y réfléchissaient davantage, les deux camps sentaient que j'étais leur ennemi, et se mettaient contre moi. C'est ainsi que votre journal italien a pu dire que je faisais une apologie d'Esterhazy, et que Lemaître a pu m'écrire une lettre pour me dire qu'il ne parlerait pas d'une pièce qui avait fait crier « à bas l'armée ! » — Les officiers sont furieux. Les Juifs ne sont pas satisfaits. Mais il n'importe. J'ai dit ce que je croyais bien ; et qu'après, on me hâisse ! Je ne crains pas la haine. Je me sens des forces indomptables pour lutter. Voilà le combat commencé. J'ai rompu la première lance. J'en briserai bien d'autres, et de plus dangereuses encore. C'est le bonheur, de lutter.

Vous pouvez faire lire mon manuscrit à vos amis (avec ou sans la préface, qui était surtout faite pour vous). — Je tâcherai de publier le drame en librairie ; mais ce n'est pas commode, car tous les principaux éditeurs de théâtre sont juifs (Calmann, Ollendorf, Tresse et Stock, Revue blanche), et je ne veux pas donner mon oeuvre au parti juif. Quant aux autres éditeurs, ils sont antijuifs et ne veulent pas de ma pièce. — Il est difficile d'être indépendant au milieu de fanatiques.

M.v.M. 587e, Rome, 26 mai 1898, p. 1550

Je regrette que la seule apparition lumineuse de tous [sic] ces ténèbres vous soit devenue antipathique par une seule fois l'ayant vu de loin. J'avais justement pensé que voilà ce serait un ami pour vous. Les Monod sont tous enchantés de lui et relèvent surtout son extrême modestie et simplicité. Peut-être ce que vous avez pris pour un sourire de vaniteuse satisfaction n'était-ce que le plaisir et l'intérêt qu'il trouvait à votre pièce. Peut-être justement lui a compris que ce n'est pas lui que vous avez voulu peindre et qu'il est resté tranquillement voir votre oeuvre qui l'intéressait. Il a déjeuné lundi chez les Monod et Monod, Olga, Jeanne l'ont accompagné à la gare. Olga m'écrit que c'était admirable avec quel calme il supportait les clameurs injurieuses de ces animaux. Mais ne dites pas que vous avez échoué. Au contraire, vous avez fait une oeuvre très belle qui fixe à jamais votre avenir. Wagner n'a pas eu de tels succès à votre âge.

M.v.M. 595, Ischia, 2 septembre 1898, p. 1576 sq.

Je suis dans la joie depuis hier, à cause des événements à Paris. Dieu merci, la lumière se fait et mon seul désir maintenant est que le pauvre Dreyfus puisse vivre encore aussi longtemps pour se voir réhabiliter et pouvoir embrasser encore sa femme et ses enfants. Un des malfaitteurs s'est fait justice lui-même, j'espère que la France la fera des autres et qu'elle comprendra enfin que cette

aveugle adoration de l'armée peut conduire à un abîme de corruption et de décadence morale [...].

Les Monod ont eu Matteo Dreyfus chez eux et disent que c'est un homme tout à fait sympathique. Et le cher et bon Picquart, j'espère qu'on lui fera une grande réparation.

R.R. 601, Paris, 9 juin 1899, p. 1654 sq.

Vous me dites que je devrais intéresser les gens riches à mon pauvre théâtre de l'Œuvre. Je ne sais quels sont les gens riches que vous connaissez ; ce ne sont pas les mêmes que moi sans aucun doute ; car vous n'auriez pas d'illusion à leur égard. Ceux que j'ai vus et «pressentis», ne donneraient pas un sou pour une oeuvre qui ne leur rapporte pas, pour le moins 3 %, ou de préférence 4, – sauf pour Dreyfus, s'ils sont Juifs, – ou pour Picquart, s'ils sont Protestants, – ou pour Marchand, s'ils sont catholiques. Ne croyez pas que je n'aie pas fait tout le possible. Mais au bout du compte, le seul qui aide Lugné de ses deniers, – c'est encore moi.

[...] Non, ma pauvre chère amie, nous ne sommes pas encore du même avis, et il y a apparence que sur ce terrible point nous ne le serons jamais. La France agonise, mais votre conscience est satisfaite. Mais si la France meurt, ma conscience à moi est torturée.

R.R. 611, 23 septembre 1899, Brunnen, Waldstätterhof, p. 1675 sq.

Mon amie, vous savez que je ne veux jamais revenir avec vous sur cette affaire qui nous divise. Mais comment pouvez-vous, comme tant de Juifs (eux au moins intéressés au parallèle), répéter ces mots de second Golgotha, ou de second Christ, – qui feraient croire qu'on n'a jamais rien compris au premier. Car enfin, est-ce parce que le fils d'un charpentier, un misérable Galiléen a été crucifié, qu'il est le Christ ? Non, mais parce qu'il a été personnellement un homme admirable qui a dit des choses su-

blimes, dont l'écho résonne dans toutes les circonstances douloureuses de notre vie. Voilà ce qui est divin, c'est l'âme du Christ, et non son supplice. Hélas ! de supplices, l'humanité n'a jamais manqué ; et il n'y a point de jour qu'on ne martyrise un Dreyfus, innocent ou coupable. Cependant vous avez attendu celui-ci pour vous indigner. Il y a deux ans, le sultan a fait égorger 30.000 Dreyfus en Arménie. Il y a un an, votre empereur, votre impératrice, sont allés fraterniser avec l'égorgeur, loger chez lui, échanger leurs présents. Quelle voix en Allemagne s'est élevée contre eux ? Mais contre le général Mercier, qui est en retard à lancer la dernière pierre ? — Je ne m'indigne point : c'est la vie. Les Animaux malades de la Peste l'ont dit il y a longtemps. Le grand crime dans le monde n'est pas d'être criminel : il est d'être vaincu.

R.R. 630, Milan, Hôtel Cavour, 15 mai 1900, p. 1725

Vous avez dû être bien peinée des élections françaises¹⁶. Dès le commencement de l'affaire Dreyfus, à voir comme elle était menée par ses défenseurs, j'avais prévu ce résultat, et je l'avais dit aux miens. J'avais même prévu davantage : la destruction de la République. Nous verrons si elle s'accomplira. – Il va sans dire que si je n'ai aucun étonnement de ces malheurs, j'en souffre autant que vous ; et que je me prépare dès à présent, (dès longtemps) à la vie de «fuoruscito», de proscrit, que l'avenir nous réserve. – Au reste, pour des gens comme nous, la patrie n'est pas de ce monde.

octobre 2016

Jacques Le Rider est germaniste et historien. Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes études. Il a assuré l'édition des Œuvres de Nietzsche (avec Jean Lacoste) et est l'auteur de « Malwida von Meysenbug, une Européenne du XIXe siècle » aux Ed. Bartillat.

16. Allusion, sans doute, aux élections municipales de mai 1900, dont venait de sortir un conseil municipal à majorité nationaliste.